

Un nouveau roman d'Anne Hébert

Maurice Émond

Number 48, December 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

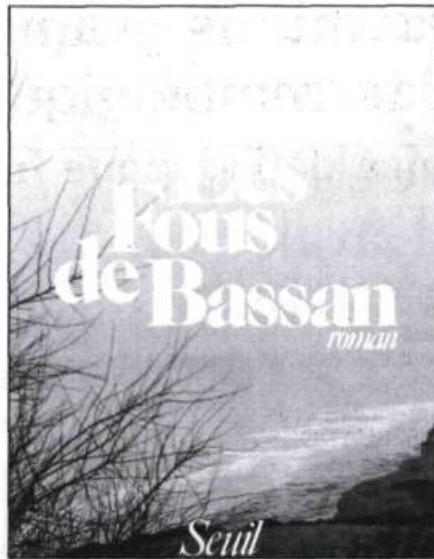
Émond, M. (1982). Review of [Un nouveau roman d'Anne Hébert]. *Québec français*, (48), 13–13.

Un nouveau roman d'Anne Hébert

Si la publication d'*Héloïse* en 1980 n'a pas éveillé le même intérêt que *Kamouraska* ou *les Enfants du sabbat*, le dernier roman d'Anne Hébert ne laissera personne indifférent. Voici un roman extraordinaire qui nous offre une expérience passionnante de lecture et d'écriture. Impossible de lire un tel livre sans être entraîné brusquement vers les régions sauvages et mystérieuses de notre être, semblables à cette taïga imaginaire de Griffin Creek située quelque part entre Québec et l'océan Atlantique. Alors, nous ne sommes plus seulement les témoins des événements mais les participants à un drame collectif, voire les complices et les victimes par le jeu d'une écriture qui puise en nous son dynamisme mystérieux. Comme si toute l'action se déroulait dans cet intervalle du texte, entre l'écriture et la lecture; la lecture comme l'écriture non plus réactualisation des faits mais transgression de l'espace interdit.

Le drame a lieu le 31 août 1936. Deux cousines, Nora Atkins, quinze ans, et Olivia Atkins, dix-sept ans, disparaissent mystérieusement durant la soirée du 31 août 1936, bouleversant le petit village de loyalistes installés à Griffin Creek depuis le dix-huitième siècle. Le crime ne nous sera décrit qu'aux dernières pages, mais tout le roman, divisé en plusieurs livres et récits correspondant à autant de narrateurs, s'articule en fonction de ce fait divers. Chaque personnage vient jeter à sa manière une lumière nouvelle sur les événements de cet été fatidique. Toute une série de faits s'enchaînent inexorablement sous l'emprise d'une fatalité aveugle qui n'attendait que le moment propice pour terrasser ses victimes. Il ne reste plus qu'à reconstituer le scénario en rassemblant souvenirs et impressions dans une rétrospective qui épouse tour à tour la forme du journal, de la correspondance ou du monologue intérieur.

C'est avec une rare maîtrise qu'Anne Hébert adapte son écriture à chaque forme de récit et surtout à chacun des personnages. Ainsi, prêtant la parole dans son livre premier au révérend Nicolas Jones, son



style prend l'ampleur biblique des textes sacrés. Le récit se gonfle d'un souffle épique évoquant la genèse d'une terre originelle, paradisiaque, que le crime viendra souiller définitivement. « Au commencement il n'y eut que cette terre de taïga, au bord de la mer, entre Cap Sec et Cap Sauvagine. Toutes les bêtes à fourrures et à plumes, à chair brune ou blanche, les oiseaux de mer et les poissons dans l'eau s'y multipliaient à l'infini. Et l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux » (p. 14). Quand Perceval, l'idiot du village, parle, son style saccadé trouve les accents d'une poésie fruste, bouleversante de vérité prophétique : « Les oiseaux sortent de la mer blanche d'écume. Prennent leur vol sur le ciel gris. Septembre. Plumes blanches d'écume. Plumes grises. Barres jaunes des fous de Bassan. Oiseaux d'écume blanche. Nés de la mer blanche d'écume. Leurs cris perçants sortis de la vague. Leurs becs durs creusant la vague pour sortir de l'eau. Oiseaux fous crevant leur coquille d'eau. Pour naître à nouveau. Emplissant le ciel de clameurs déchirantes » (p. 166). Nora, au contraire, est l'« Ève nouvelle » qui « résonne encore de l'éclat de (sa...) naissance » (p. 118). Ses quinze ans sont promesse de jeunesse éternelle et de fécondité sans limite : « J'attrape une pomme



sur la table de la cuisine, je la croque en plein vent et je crache les pépins dans toutes les directions. Des vergers naîtront un peu partout sur mon passage, dans la campagne » (p. 112).

Anne Hébert fait appel à tous ses sens en éveil. Couleurs, odeurs, cris, paysages sont la matière même de sa rêverie. Elle demeure fidèle, jusqu'à l'obsession, aux images d'enfance qui la nourrissent depuis toujours. Avec une intuition remarquable et un courage exemplaire, elle illustre les déchirements de son être intime dans ces images de vent et d'eau, de plages et de forêts, de vie et de mort; images dépouillées et en même temps excessives, d'une beauté farouche et envoûtante.

Anne Hébert ne cesse d'évoquer ces figures féminines à jamais victimes d'un viol initial. Comme Julie de la Trinité et Élisabeth d'Aulnières, comme Catherine ou Claudine, comme Saule dans *les Invités au procès*, Nora et Olivia incarnent la femme originelle, l'Ève primordiale chassée du paradis de l'enfance par le passage d'un homme. Toutes ces femmes veulent retrouver l'innocence du premier jour du monde, « avant le partage de l'eau d'avec la terre » (p. 113), veulent retourner en arrière, le plus loin possible, jusqu'aux origines marines. Nora se souvient d'une vie antérieure dans la mer où elle a pu séjourner longtemps « sans avoir besoin de respirer, les poumons pas encore dépliés, semblable à quelqu'un qui bloque sa respiration terrienne et se laisse aller aux délices de l'existence sous-marine » (p. 116). Olivia rejoint dans la mort ses « grand-mères d'équinoxe, (ses) hautes mères, (ses) basses mères, (ses) embellies et (ses) bonaces, (ses) mers d'étiage et de sel » (p. 218). Toute une lignée de femmes se retrouvant à l'infini, héritant des mêmes drames et des mêmes aspirations.

Anne Hébert, n'en pas douter, dénonce avec une vigueur renouvelée les masques d'une civilisation qui a si longtemps réduit la femme au silence. Son roman retourne aux origines des mythes de l'homme et de la femme pour faire éclater toute fausse honte et pour démasquer toute fausse représentation. Elle s'approprie la puissance du Verbe comme arme ultime de la dénonciation. Pouvoir étrange d'une écriture souveraine dont la séduction demeure entière. Roman étonnant, sans doute le plus beau de tous.

Maurice ÉMOND